Quoi de neuf à propos du site archéologique des carrières de Veyrier au pied du Salève?

Autor(en): **Stahl Gretsch, Laurence-Isaline**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Archives des sciences [2004-ff.]**

Band (Jahr): **70 (2018)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-825740

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Quoi de neuf à propos du site archéologique des carrières de Veyrier au pied du Salève ?

Laurence-Isaline STAHL GRETSCH*

Résumé

Les abris-sous-blocs de Veyrier ont été le théâtre de ramassages sporadiques d'objets archéologiques ou de fouilles durant le XIXe siècle en parallèle de l'avancement des carrières du pied du Salève. L'étude de la documentation ancienne et le réexamen des vestiges archéologiques ont permis non seulement de mieux préciser la datation de l'occupation du Paléolithique supérieur, mais aussi d'insérer ces groupes magdaléniens dans un territoire beaucoup plus vaste.

La datation de restes humains montre que l'utilisation des abris s'est poursuivie lors des périodes plus récentes, mais de manière funéraire.

Mots-clés : *Archéologie, Paléolithique supérieur, Magdalénien, industrie osseuse, industrie lithique, anthropologie, Néolithique, Age du Bronze*

Le site des carrières de Veyrier, situé sur la commune d'Etrembières sur le versant nord-ouest du Salève, a donné lieu il y a une quinzaine d'années à une étude détaillée des données anciennes et à une réévaluation du mobilier archéologique (Stahl Gretsch 2006). Cette synthèse a permis de repréciser des attributions culturelles et chronologiques, en s'appuyant tant sur des données historiques, que des analyses environnementales et typologiques des vestiges laissés par les anciens habitants du site.

Une longue histoire de découvertes ponctuelles qui se confond avec les débuts d'une science : l'archéologie préhistorique

L'éboulement d'une partie de l'abrupte paroi nord-ouest du Salève il y a plus de 15000 ans a engendré un enchevêtrement d'énormes blocs calcaires (Fig. 1). Les espaces vides laissés entre eux formaient des abris spacieux qui ont été occupés au Paléolithique supérieur. Ces mêmes blocs ont été transformés en matériaux de construction dès le début du XIXe siècle. Les carrières, exploitées par les habitants du village voisin de Veyrier sont rapidement devenues un lieu de promenade dominicale pour les érudits genevois à la recherche de « pétrifications », c'est-à-dire de fossiles. Certains

Fig. 1. Vue de l'éboulement du pied du Salève par Jean Antoine Linck, avant 1800. (Bibliothèque de Genève / Centre d'iconographie genevoise).

* *Musée d'histoire des sciences-Muséum, 128 rue de Lausanne, 1202 Genève.*
laurence-isaline-stahl.gretsch@ville-ge.ch / isaline.stahl@bluewin.ch

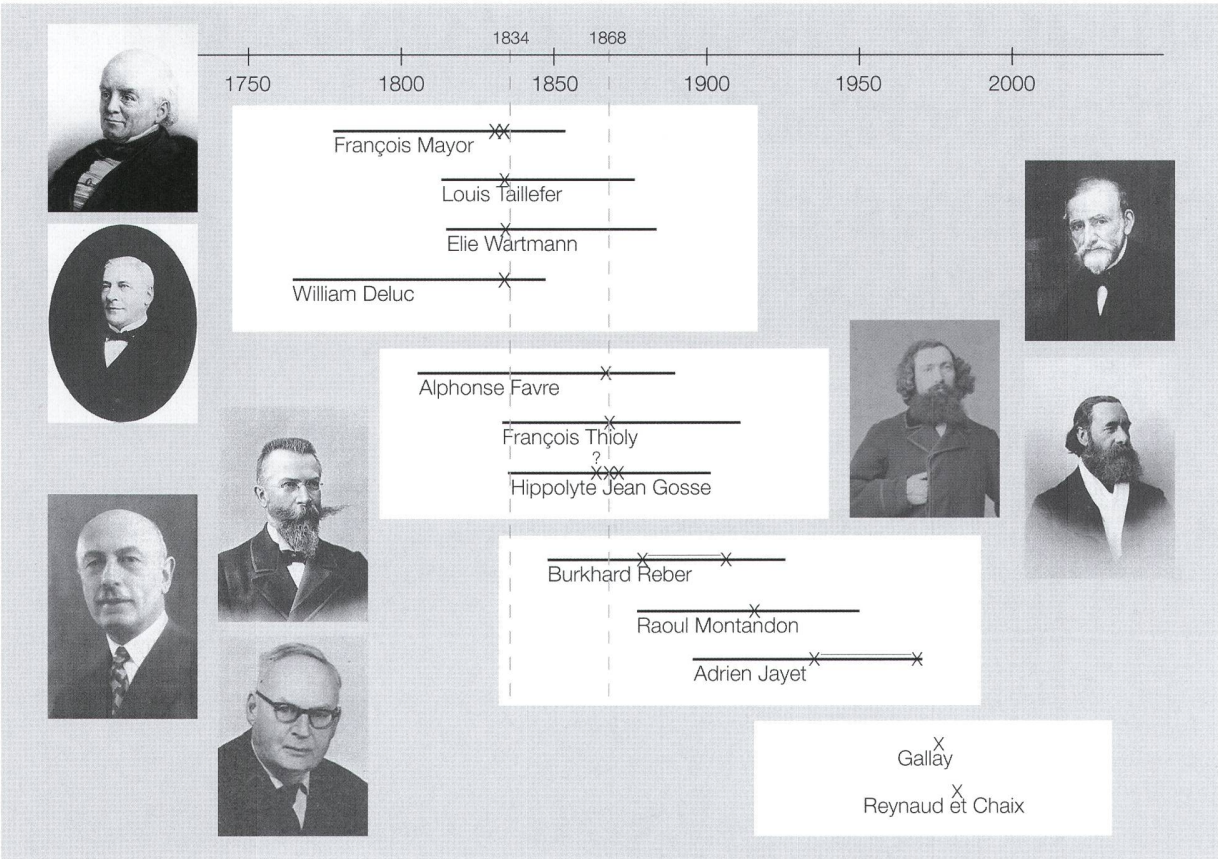

Fig. 2. Chronologie des interventions sur le site des carrières de Veyrier.

d'entre eux y ont ramassé des outils « travaillés par la main de l'homme », comme le Dr François Mayor (1779-1854) qui publie dans le Journal de Genève du 23 novembre 1833 la première description de mobilier archéologique issu des carrières de Veyrier, dont la fameuse « tige (...) bardée d'épines » qui s'avère être un harpon paléolithique. La préhistoire est une science balbutiante et, si Mayor perçoit l'ancienneté des vestiges découverts, il les attribue aux « premiers siècles de notre ère » et pense avoir exhumé des ossements de daim alors qu'il s'agit de renne. L'idée d'une faune – et donc d'un climat – complètement différents de l'actuel est encore impensable...

Les trouvailles se succèdent jusqu'en 1835 (Fig. 2), au nombre desquelles des bâtons perforés décorés de motifs géométriques et surtout figuratifs qui seraient les plus anciens éléments d'art paléolithique découverts, même si les dessins animaliers gravés finement n'ont été reconnus que des décennies plus tard. Les noms de scientifiques comme Elie Wartmann (1817-1886), William Deluc (1766-1841) ou du jeune étudiant en théologie Louis Taillefer (1814-1878) sont attachés à des découvertes de célèbres artefacts qui rejoindront plus tard les collections du Musée d'art et d'histoire de Genève. Le site est considéré comme épuisé lorsqu'une trentaine d'années plus tard le géologue Alphonse Favre (1815-1890) découvre des instruments dans une couche charbonneuse. Une page manuscrite de Favre du 3 mai 1835 conservée au Musée d'histoire des sciences indique, qu'alors étudiant, il connaissait la zone de l'éboulement et était au courant des découvertes archéologiques sur ce site :

> « On trouve beaucoup d'efflorescences calcaires blanches et jaunes dans les carrières de Veiri au pied du Pas de l'Echelle, la carrière qui je crois en contient le plus est une grande carrière à droite en arrivant, ces efflorescences sont une mousse si légère que le plus léger toucher et même le souffle les détruisent, elles recouvrent des rochers et des stalactites, le calc. sur lequel elles se trouvent est compact avec des noyaux, je crois que c'est dans cette carrière qu'ont été tiré les os pétrifiés que l'on trouve en abondance dans les déblais un peu avant (...). Les Rochers des carrières que l'on exploite sont bouleversés et sans stratification » (MHS-Z 143).

S'en suit une rivalité sans merci entre deux férus d'archéologie : le dentiste François Thioly (1831-1911) et le médecin légiste Hippolyte-Jean Gosse (1834-1901), petit-fils du fondateur de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève et de la Société helvétique des sciences naturelles, Henri-

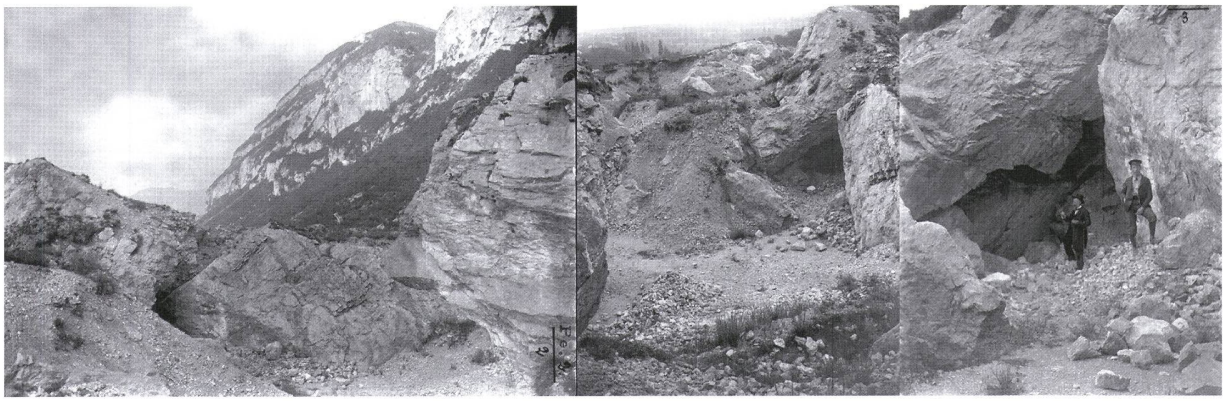

Fig. 3. Vues du site des carrières vers 1885. Campagne photographique de B. Reber (Documents du Musée d'art et d'histoire de Genève).

Albert Gosse. Les deux hommes se disputent la paternité de la découverte du site. C'est Thioly qui mène, en 1868, les seules véritables fouilles d'un abri. Il met au jour une grande quantité d'artefacts, fait expertiser les ossements animaux par l'un des premiers spécialistes de cette discipline, le bâlois Ludwig Rütimeyer (1825-1895) et publie des articles dans différentes revues spécialisées. Le site devient une référence pour le Paléolithique supérieur. Pendant ce temps, son concurrent exploite inlassablement les carrières et découvre d'autres abris, moins bien conservés et peu dotés en mobilier archéologique. C'est Gosse qui, dans un projet de synthèse qui n'aboutira jamais, réunit les témoignages et les objets archéologiques récoltés par la première génération de chercheurs. Devenu conservateur du musée archéologique à sa création en 1872, il y dépose ce qui constitue la collection « Veyrier » du Musée d'art et d'histoire de Genève.

Les carrières poursuivent leur avance et le site est considéré comme détruit, malgré le précieux travail de suivi des travaux du pharmacien Burkhard Reber (1848-1926). Archéologue éclairé, il tente vainement de faire classer le site et y ramasse encore quelques belles pièces. Il effectue dès 1885 une campagne photographique de l'état des blocs et des vestiges des abris (Fig. 3). Ce sont les seules vues de cet exceptionnel site.

Le XXe siècle est marqué par un autre infatigable chercheur : le géologue Adrien Jayet (1896-1971). Dès 1934 et pendant plus de 30 ans, il arpente le site, se lie avec les carriers, prend des échantillons de sédiments ou de mollusques, enregistre sur ses petits carnets de terrain (conservés au Muséum de Genève) coupes stratigraphiques, trouvailles remarquables et rassemble encore quelques objets. La découverte d'un squelette humain en 1916, dit l'Homme aux Grenouilles, avait préalablement donné lieu à des fouilles de Raoul Montandon (1877-1950) et Louis Gay, interrompues par la première guerre mondiale et le bouclement de la frontière. Une petite campagne de fouille du pied d'un bloc a été conduite par Alain Gallay durant l'hiver 1975-76 pour le compte de l'Université de Genève, sans livrer de mobilier.

Les techniques d'exploitation des carrières se modernisent, le site des abris disparait progressivement à coup d'explosifs. Les travaux de construction de l'autoroute A40 seront l'occasion d'études géologiques et malacologiques précieuses par Christian Reynaud et Louis Chaix pour la compréhension de l'histoire de la mise en place du gisement (Reynaud et Chaix 1981).

Aujourd'hui, les abris-sous-blocs ont disparu. Les carrières exploitant à cet emplacement les niveaux de graviers et de sables laissés par les glaciers. Les informations, même très lacunaires, quelques lettres, de vagues croquis et parfois quelques lignes publiées, laissées par les chercheurs du XIXe et du XXe siècle sont donc tout ce qui reste pour comprendre et reconstituer le site, lui donner un contexte et appuyer l'étude des objets archéologiques.

Reconstituer un contexte

La reprise de tous les éléments disponibles au tournant du XXIe siècle a été l'occasion de préciser les synthèses rédigées au XXe siècle (Deonna 1922 ; Gallay 1988 ; Gallay 1990). En compilant et confrontant les données, correspondances et croquis, il est possible de proposer un plan de localisation des différents abris (Fig. 4). Si les récoltes sporadiques ou les fouilles anciennes ne permettent pas de se faire une idée précise des modalités d'occupations humaines au Paléolithique supérieur, elles donnent quelques indications sur l'intérieur des abris. La couche archéologique charbonneuse (très probablement une succession de couches d'après les descriptions, avec des foyers bordés de galets) reposait directement sur

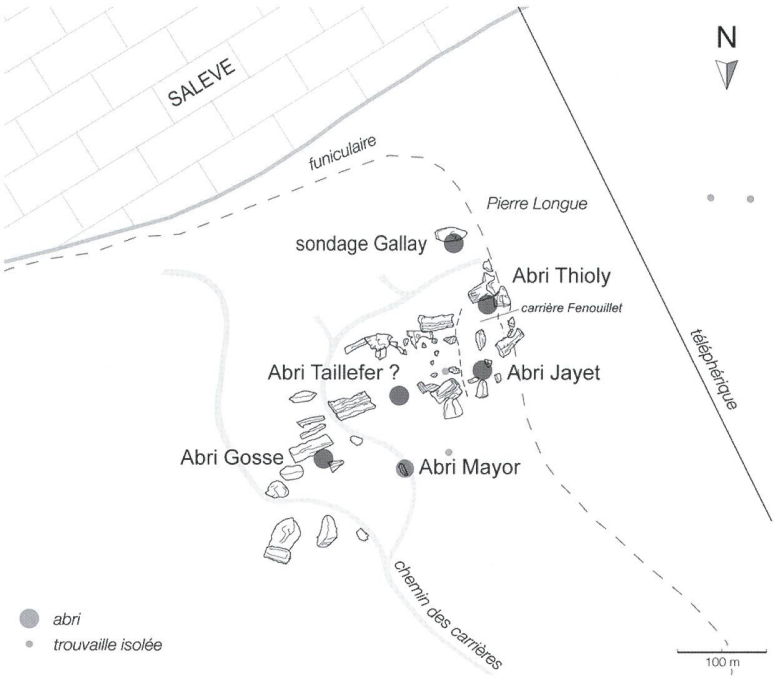

Fig. 4. Plan reconstitué des différents abris-sous-blocs.

le calcaire du fond et avait été recouverte, voire soudée, par une épaisseur de tuf, cet élément donnant une patine particulière aux ossements animaux et humains et aux silex découverts à l'intérieur des abris.

L'insertion des abris eux-mêmes dans une histoire géologique du site est plus difficile, car aucun chercheur du XIXe siècle n'a effectué des observations directes corrélant les zones riches en objets archéologiques, les abris encore existant à leur époque et la stratigraphie générale. C'est donc par la comparaison de relevés plus tardifs et non superposés, par les excellents travaux effectués en marge des travaux de construction de l'autoroute (dont des études de pollens piégés dans les couches marécageuses à Troinex) et l'analyse ou la reprise d'échantillons malacologiques (par Nigel Thew) prélevés par Jayet et par Chaix qu'on peut proposer une stratigraphie théorique (Fig. 5) y apporter des éléments de datation et se représenter la mutation des paysages.

Les niveaux étudiés se sont mis en place au-dessus de puissantes couches de moraines liées aux différents épisodes glaciaires du Rhône. Elles sont recouvertes à certains endroits de dépôts caillouteux à l'intérieur desquels Jayet a trouvé un os de mammouth, et de façon générale par un limon jaune déposé par le vent en contexte froid périglaciaire du Dryas ancien (milieu ouvert à herbacées, de type pelouse alpine). A leur sommet dans une autre partie des carrières, Reynaud et Chaix ont découvert un paléosol, signalant une amélioration climatique et le développement d'une flore pionnière buissonnante, daté de 13000 ± 100 BP. C'est ensuite qu'aurait eu lieu le grand éboulement de la paroi rocheuse, créant les abris. Ceux-ci sont recouverts par endroit de cailloutis anguleux argileux (groise), puis d'un nouveau niveau de limons jaunes, dont la malacofaune propose une attribution à l'interstade du Bölling (entre le Dryas ancien et récent), et raconte le passage à un environnement humide et froid, avec une installation progressive à la phase tempérée de l'Alleröd, d'espèces forestières, comme le pin et le bouleau. Des niveaux de tuf datant de l'Holocène se développent dans les espaces vides sous les blocs, puis accompagnés parfois d'un niveau stalagmitique, scellent les abris.

Les occupations humaines peuvent difficilement être datées par cette stratigraphie : elles se situent à l'évidence après la mise en place des blocs et au début ou juste avant le dépôt du deuxième niveau de limons jaunes.

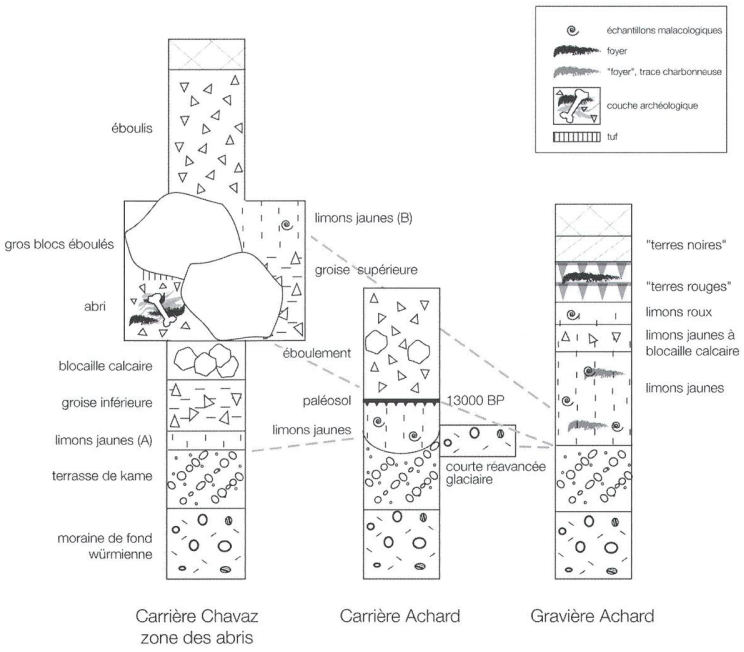

Fig. 5. Mise en corrélation de différentes stratigraphies relevées dans les carrières.

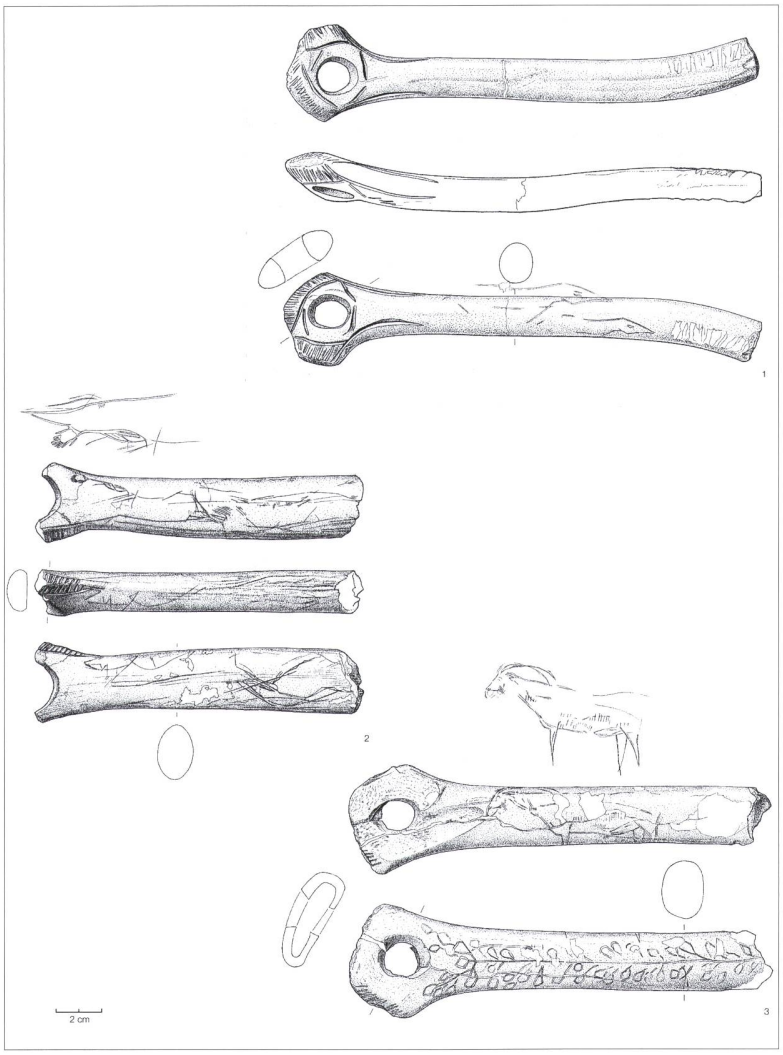

Fig. 6. Bâtons perforés en bois de renne avec des motifs figuratifs récoltés par différents chercheurs : 1. F. Mayor en 1834 (Collections du MAH : A 2222), 2. L. Taillefer 1834 (A 2248) ; 3. F. Thioly 1868 (A 8816) (Dessins de S. Aeschimann, Université de Genève).

La faune permet de préciser le contexte climatique. En complément à l'étude de Rütimeyer et de celle de T. Studer qui avait analysée les ossements récoltés par Reber (Studer 1895), Chaix a établi un diagnostic de la chronologie et l'homogénéité des os d'animaux récoltés par les chercheurs du XIXe et XXe siècle. On y trouve du renne, du cheval, du bouquetin, de la marmotte et du lièvre, accompagnés, en moindre nombre du lagopède et du petit-tétras. Ces animaux sont typiques d'une faune tardiglaciaire. Des ossements d'autres espèces pourraient être contemporains (comme le cerf, l'élan, un gros bovidé, voire le chien), soit être issus de mélanges de plusieurs périodes, comme le montrent la présence d'animaux domestiques (bœuf, mouton) ou d'espèces comme le chat et la poule, inconnus dans nos régions jusqu'à l'Age du Fer. Il est intéressant de constater l'absence de restes de poissons, malgré la proximité de l'Arve. Les ossements des rennes de Veyrier ont donné lieu à une étude approfondie (Studer et Koenig 1981) qui indique qu'ils ont été abattus à toutes les saisons de l'année, sans sélection d'une classe d'âge par rapport aux autres. Une synthèse sur la présence des rennes au Tardiglaciaire dans les Alpes françaises et le Jura méridional (Bridault et al. 2000) a conclu que cette espèce avait vécu dans la région entre 14 500 et 12 100 BP. Dans le cadre de cette étude, un os de renne de Veyrier a été daté de 12 590 ± 60 BP.

Etude des objets : une prestigieuse collection pour une attribution culturelle

C'est surtout pour son exceptionnelle collection d'artefacts que le site des abris-sous-blocs de Veyrier est connu. Chacun des chercheurs en a ramené son lot. C'est l'industrie osseuse, particulièrement bien préservée par les conditions mêmes des abris, qui est remarquable. Les huit bâtons perforés en bois de renne décorés de motifs géométriques et surtout figuratifs sont sans conteste les stars de la collection, avec deux représentations de mustélidés (probablement des loutres) (Fig. 6.1 et 2) et surtout un bouquetin en pied, opposé à ce qui pourrait être un rameau végétal (Fig. 6.3). Mais les informations les plus intéressantes ne viennent pas que des belles pièces. Les archéologues aiment à étudier les pièces cassées, voire les déchets, car ils leur apprennent beaucoup sur les modes de fabrication et d'utilisation des objets. Ainsi, les quelques 70 pointes de sagaies en bois de renne (Fig. 7) – armatures de chasse au propulseur – sont souvent cassées à la suite d'un impact, par exemple sur un os, et donnent lieu à des réparations. On a trouvé dans les abris, toutes les étapes de leur fabrication : tant les premiers rainurages des perches au burin de silex pour en prélever une baguette, que la mise en forme de celles-ci pour façonner une pointe aiguë d'une part et une base en double biseau qui permet leur emmanchement sur la hampe de la sagaie d'autre part. Certaines de ces armatures ont été rainurées latéralement pour y enchâsser des barbelures de silex. Le harpon, découvert par Mayor en 1833, pourrait lui aussi être une pointe de sagaie avec des barbelures bilatérales (Fig. 8). Il en va de

Fig. 7. Planche lithographique inédite d'industrie osseuse préparée par H.-J. Gosse, avec notamment des armatures de sagaie et une ébauche sur languette (Documents du Musée d'art et d'histoire de Genève).

même pour l'os. On a retrouvé à la fois une matrice en os pour prélever les ébauches d'aiguilles en os et les aiguilles cassées, souvent au niveau du chas.

Des éléments de parure viennent compléter l'industrie osseuse (Fig. 9). Trois dents de cervidés perforées et une dent de renard accompagnent classiquement pour le Paléolithique supérieur une belle série de coquillages perforés, des bivalves marins non fossiles *Glycymeris insubrica* qui viennent, au plus près, de la Méditerranée. Les perforations portent des traces d'usure, voire de percement secondaire quand le premier trou était trop usé, ce qui donne le prix accordé à ces objets. Ils sont complétés par une coquille de gastéropode *Buccinulum corneum* également perforé et par trois perles en bois fossile originaires du sud de l'Allemagne.

Le silex représente la grande majorité du corpus des objets ramenés des carrières de Veyrier. C'est surtout les collections Thioly et Gosse, issues des seules véritables fouilles, qui en forment une part importante, Thioly ayant fait ramasser avec un soin admirable pour l'époque tous les artefacts, y compris les petits éclats. On est loin, bien sûr, des méthodes de fouille actuelles avec tamisage des sédiments, mais même biaisée par ses conditions particulières de récolte, le corpus des silex taillés au Paléolithique supérieur par des porteurs de la culture magdalénienne est riche et intéressant. Comme pour l'industrie osseuse, on peut le diviser entre plusieurs catégories : les outils (650 exemplaires) – pièces finies, voire usées, qui sont le but du travail – et les éléments associés à leur fabrication : les éclats des différentes étapes du débitage (env. 2500), y compris les accidents de taille, et les nucléus (une cinquantaine), matrice de silex à partir de laquelle les lames et éclats sont obtenus. Le débitage est uniquement laminaire ou lamellaire sur des nucléus majoritairement bipolaires.

Les outils (Fig. 10), dont la forme ou la solidité ont été modifiées par de la retouche, se divisent entre les lamelles à dos (utilisées probablement comme barbelures des armes de jet), les grattoirs (associés traditionnellement au travail des peaux), les burins (pour le travail du bois de renne et de l'os) et les perçoirs (pour les perforations). La comparaison avec d'autres sites contemporains pointe un taux élevé de grattoirs par rapport aux burins (qui devraient dominer selon les standards culturels de l'époque), mais ce fait a déjà été constaté sur d'autres sites, comme la Grotte des Romains à Pierre-Châtel vers Virignin dans l'Ain (Pion 2000).

Tous ces artefacts recueillis à Veyrier indiquent clairement la fin du vaste ensemble culturel du Paléolithique supérieur récent et plus précisément le Magdalénien supérieur, mais pas final.

En plus de l'approche technologique des méthodes de débitage et de l'étude formelle et stylistique de l'outillage, la provenance de la matière lithique a été étudiée par Jehanne Affolter. Il n'y a pas de matière première siliceuse exploitable sur le site des abris de Veyrier, ni même sur le Salève. Les différents éléments qui y ont été taillés ou utilisés viennent donc d'ailleurs. Un groupe réunit les matières issues de sites proches (Sa-

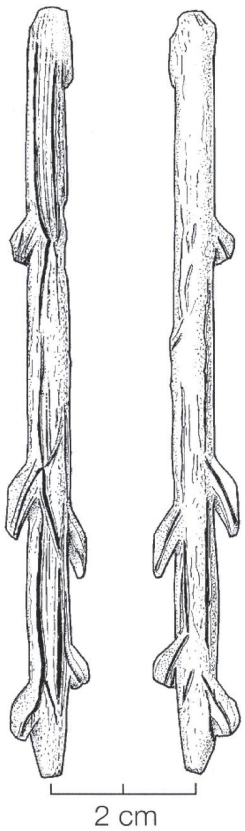

Fig. 8. Armature de sagaie en forme de harpon à double rang de barbelures découverte par F. Mayor en 1833 (A 2219) (Dessin de S. Aeschimann, Université de Genève).

voie, Ain); tous les éléments de la chaîne opératoire de production d'outils y sont représentés. D'autres viennent de gisements plus lointains, comme du nord du Plateau suisse, notamment du gisement d'Olten, présent sur de nombreux autres sites magdaléniens. Les cartes des provenances de la matière première taillée dessinent ainsi des axes d'approvisionnement privilégiés sur des centaines de kilomètres (Stahl Gretsch 2006).

Synthèse chronologique des occupations magdaléniennes

La mise en résonnance des données issues des différentes disciplines permet de mieux comprendre le site des abris-sous-blocs du pied du Salève et d'en préciser la chronologie.

Les occupations des abris se situent vers 13000 BP, à la fin de l'épisode glaciaire du Dryas ancien dans un environnement froid et ouvert, fréquenté par le renne, le cheval, le bouquetin et le lagopède. C'est le fait de groupes porteurs de la culture magdalénienne supérieure, dont on ne peut déterminer s'ils sont venus sur le site pendant une occupation longue de plus d'une année (pour couvrir toutes les saisons) ou s'il s'agit d'une succession d'occupations distinctes dans le temps, à des moments différents de l'année.

Des restes humains: le dossier rebondit

Parallèlement à l'outillage osseux et lithique, une autre catégorie d'éléments a été trouvé sous ou à proximité des abris dans les déblais des carrières: des ossements humains. Leur découverte dans le même contexte que l'outillage paléolithique et leur patine particulière, identique à celle des ossements animaux, les avait fait attribuer à la même période. En plus de leurs outils, c'étaient donc les Magdaléniens eux-mêmes qu'on avait découverts!

Une datation radiocarbone des plus significatifs d'entre eux a été l'occasion de surprises: ils sont tous plus récents (Fig. 11). Les abris, après avoir servi de logement provisoire à des nomades de la fin des temps glaciaires, ont été utilisés, pour certains d'entre eux en tout cas, de sépulture au Néolithique et à l'Age du Bronze. Et ce sont les particularités du milieu propre à cet enchevêtrement de blocs qui a donné cet aspect particulier aux os, indépendamment de leur datation.

Ainsi, l'Homme aux Grenouilles (Veyrier I) est-il mort plus de 5000 ans après le dépôt des ossements de batraciens et il ne s'en est pas nourri, lors d'une vie d'ermite banni du groupe suite à un traumatisme crânien, comme l'avait suggéré la légende de sa découverte. Il s'agit simplement d'une sépulture d'un homme mort à l'âge de 20-30 ans du Néolithique moyen-final inhumé par hasard au-dessus d'un niveau riche en os de grenouilles et crapauds qui lui-même se superpose à quelques os de renne.

Ces sépultures sont à mettre en corrélation avec d'autres ensembles découverts aux abords des abris, comme la «Fissure aux squelettes» documentée par Jayet en 1946-47 en suivant l'avancement des travaux de minages des carrières. Elle a livré les restes de plusieurs individus, dont des enfants, de la céramique de l'Age du Bronze final et des ossements animaux.

Ces datations ouvrent la question de l'habitat de ces personnes inhumées sous les abris et des autres sites archéologiques découverts anciennement au Salève.

Quelques sites du Salève explorés anciennement

Un rapide survol de la littérature archéologique ancienne montre que les sites occupés au Néolithique et à l'Age du Bronze ne manquent pas sur la face nord-ouest du Salève.

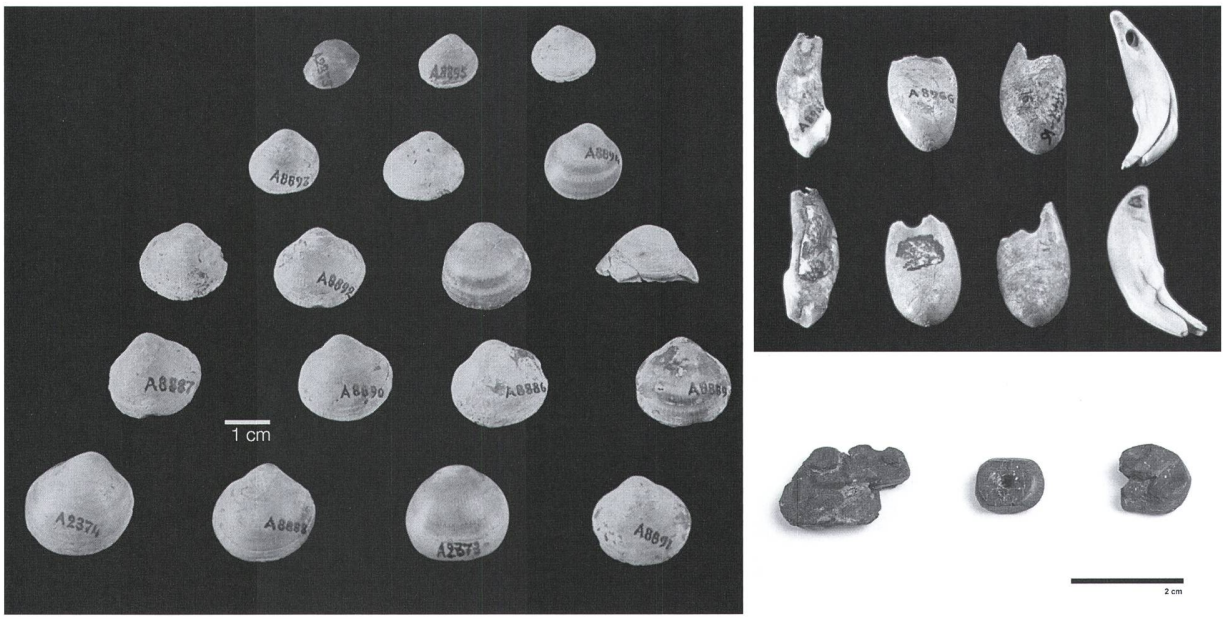

Fig. 9. Eléments de parure : coquilles perforées (*Glycymeris insubrica*) ; dents perforées (renard et renne) ; perles en bois fossile (Photos M. Vautravers, Université de Genève).

Dans les années qui précèdent ses fouilles d'un abri-sous-blocs, en bon fondateur et président de la section genevoise du Club alpin suisse, Thioly explore les grottes et les voûtes de la façade abrupte du Salève. Il commence par fouiller en 1864, dimanche après dimanche, l'épaisse couche charbonneuse de la Caverne de l'Ours au-dessus de Bossey (Thioly 1865). Il y identifie trois périodes d'occupation, dont la plus ancienne, attribuée à l'« époque lacustre ou celtique » livre une abondante série de vases ornés de cordons et de lèvres digités ou d'impressions régulières au doigt et à la spatule, des ossements animaux brisés qu'il fait analyser par Rutimeyer qui reconnait de la faune domestique (bœuf, ovins-capridés et porc), quelques outils en os, en pierre ou en céramique et une épingle biconique en bronze attribuée improprement par Thioly à l'« époque romaine », alors que sa détermination typologique l'associe clairement avec l'ensemble de céramique du Bronze final. La variété et

Fig. 10. Outils de silex. Lamelles à dos (simples, à troncature, à double troncature, rectangles) ; grattoirs ; burins (Dessins de S. Aeschimann, Université de Genève).

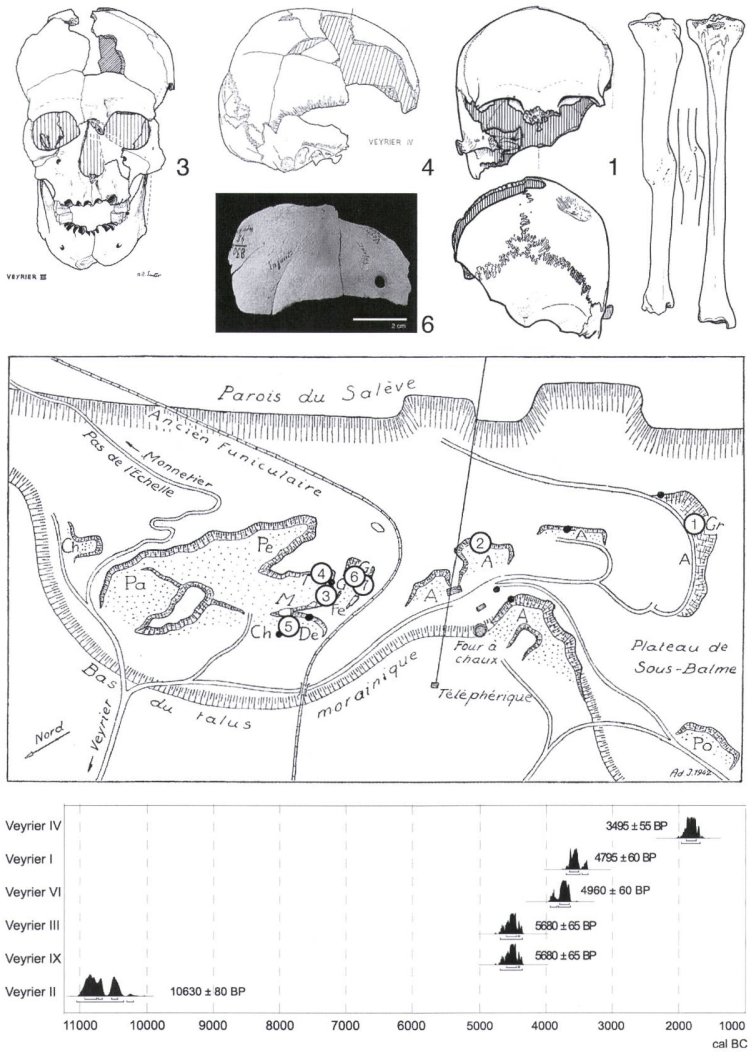

Fig. 11. Localisation des différents restes humains découverts dans les carrières de Veyrier et la datation radiocarbone de certains d'entre eux (Plan Jayet 1943 modifié; dessins de Sauter et Schwaller; photo M. Vautravers, Université de Genève).

la quantité de la céramique retrouvée, la présence de foyers et l'épaisse couche archéologique plaident pour une occupation régulière du lieu à la fin de l'Age du Bronze, puis à la période gallo-romaine, définie par un ensemble céramique, des épingles en os et deux pièces de monnaies. La présence de quelques vertèbres humaines, trouvées hélas dans les déblais, pose la question d'une éventuelle sépulture dans la grotte.

Thioly poursuit ses investigations dans la zone de Chavardon au-dessus du Coin (Thioly 1867). Il y explore trois grottes (dont celle du Sphynx), mettant ses pas dans ceux du frère de son contemporain Louis Revon (1833-84), directeur du musée d'Annecy, qui accompagné de Maquelin, Chomel, Fatio et Grasset avaient pratiqués des fouilles en 1861 (Revon 1863; Briquet et al. 1899). Les déblais lui livrent de la céramique de l'Age du Bronze, ce qui semble cohérent avec la découverte d'une épingle par Revon qui avait également exhumé un crâne d'enfant et un fragment de crâne de bébé. En contrebas des grottes, des voûtes forment des abris sous lesquels Thioly trouve des vestiges archéologiques. La plus grande de ces structures, dite la voûte du Serpent, a livré des vestiges de plusieurs périodes, dont des anneaux de bronze, des lames de couteau en fer une clef gallo-romaine et de la poterie. Une autre voûte prolonge au sud la zone des grottes: celle des Bourdons. Longue de 25 mètres et large de 9 mètres, elle a livré plusieurs couches contenant un riche mobilier archéologique. Thioly dénombre environ 200 formes céramiques différentes. Les planches qu'il publie montrent un mélange de plusieurs époques: peut-être de la fin du Néolithique, avec de la céramique d'accompagnement campaniforme, à laquelle on pourrait associer une hache polie et le fragment d'une autre ainsi qu'un élément de parure (pendeloque en bois de cerf) et des formes céramique grossières décorées de cordons et de digitations sur la lèvre qui pourraient être de l'Age du Bronze final, d'autant plus qu'un tesson de poterie fine noire décorée de motifs géométriques en étain, typique de cette période, vient renforcer cette hypothèse.

Une autre voûte, dans le prolongement de celle des Bourdons, a livré des os d'un enfant mêlés à de la céramique et des restes de faune domestique fragmentés dans une couche charbonneuse et plus au fond quelques ossements de deux autres enfants.

Si on ajoute quelques sites mégalithiques connus, comme le dolmen de la Pierre aux Fées de la Plaine de Rocailles à Reigner et le menhir de Pierre-Grand de Troinex décrit par Horace-Bénédict de Saussure à la fin du XVIIIe siècle, on peut placer les vestiges funéraires des abris-sous-blocs de Veyrier dans un contexte local cohérent, avec la pratique d'inhumer des défunts – adultes ou enfants – sous des abris naturels (grottes, voûtes ou abris-sous-blocs) ou à l'intérieur de dolmens.

Conclusion

Alors, à la question « quoi de neuf dans les carrières de Veyrier ? » on peut répondre : la mise en évidence claire de plusieurs phases d'occupation des abris-sous-blocs.

La plus ancienne, connue depuis la première partie du XIXe siècle, concerne des occupations temporaires de type habitat, touchant toutes les périodes de l'année et datées du Paléolithique supérieur, par des porteurs de la culture du Magdalénien supérieur, mais pas final, qui évoluaient dans un environnement ouvert et froid.

Les éléments d'outillages abandonnés sur le site montrent l'importance des activités de chasse, avec fabrication et réparation des outils sur place, et de consommation de la viande. Par ailleurs, une part importante était accordée au travail des peaux. Les provenances des matières premières utilisées sur le site, tant les silex que les pièces de parure, dessinent une carte d'échanges ou de voyages entre le sud de l'Allemagne, la Méditerranée, le Nord du Plateau suisse et les Alpes françaises.

Ces différents éléments permettent de proposer, avec toute la prudence que cet exercice impose, une reconstitution du site pendant un épisode d'occupation au Paléolithique supérieur, en s'appuyant sur les images du XIXe siècle pour reconstituer l'aspect des abris-sous-blocs (Fig. 12).

Les occupations plus récentes concernent des périodes différentes (Néolithique et Age du Bronze), où le climat tempéré a modifié le paysage avec des zones boisées à proximité des carrières. Des populations sédentaires, dont il serait intéressant de déterminer la position des villages, ont utilisé les abris de façon très différente, puisqu'il s'agit de pratiques funéraires.

Ainsi, malgré les réticences qu'on peut avoir parfois à reprendre l'étude archéologique de sites découverts anciennement, il est pertinent et enrichissant d'en réétudier tant les vestiges que, si on peut les trouver, les éléments des conditions de fouilles ou de ramassages anciens. D'anciens échantillons d'escargots, des fragments osseux et quelques blocs de sédiments ont ainsi donné de précieuses indications environnementales et permis de préciser les datations des diverses occupations des abris-sous-blocs des carrières de Veyrier.

Fig. 12. Proposition de reconstitution de l'occupation magdalénienne des abris-sous-blocs de Veyrier (Dessin A. Houot, en collaboration avec A. Gallay et L.-I. Stahl Gretsch, in Serralongue 2012).

Remerciements

Ce travail de synthèse a pu voir le jour grâce au soutien des institutions suivantes, qu'elles soient ici chaleureusement remerciées : Département d'anthropologie et d'écologie de l'Université de Genève, Service cantonal d'archéologie du Canton de Genève, Musée d'art et d'histoire de la Ville de Genève, Muséum d'histoire naturelle de la Ville de Genève, Commune de Veyrier.

L'auteure doit beaucoup à ses maîtres et amis Alain Gallay, Louis Chaix, René Desbrosse (†) et Jean-Marie Le Tensorer. Qu'ils trouvent ici la marque de son affectueux respect.

Bibliographie

- **Bridault A, Chaix L, Pion G, Oberlin C, Thiébault S, Argant J.** 2000. Position chronologique du renne (*Rangifer tarandus L.*) à la fin du Tardiglaciaire dans les Alpes du Nord françaises et le Jura méridional. In : Pion (G.), ed. Le Paléolithique supérieur récent : nouvelles données sur le peuplement et l'environnement. Table ronde (12-13 mars 1999 ; Chambéry). Paris : Société préhistorique française (Mémoires de la Société préhistorique française ; 28), pp 47-57.
- **Briquet J, Thury E, Maerky C, Pitard E.** 1899. Le Salève : description scientifique et pittoresque. Section genevoise du Club alpin suisse. Genève : Georg, H. Kündig.
- **Deonna W.** 1922. Histoire des collections archéologiques de la ville de Genève. In : Mélanges publiés à l'occasion du 25ème anniversaire de la fondation de la société. Genève : Société auxiliaire du Musée de Genève, pp 153-216.
- **Gallay A.** 1988. Les chasseurs de rennes de Veyrier pouvaient-ils contempler le glacier du Rhône ? In : Le grand livre du Salève. Genève : Tribune Editions, pp 24-47.
- **Gallay A.** 1990. La préhistoire : des chasseurs de rennes au pied du Salève. In : Veyrier. Veyrier : Commune, pp 19-45.
- **Jayet A.** 1943. Le Paléolithique de la région de Genève. Le globe : bulletin et mémoire de la Société de géographie (Genève), 82 : 1-71.
- **Koenig B & Studer J.** 1981. Contribution à l'étude du renne en Suisse. Genève : Dép. d'anthropologie et d'écologie de l'Université (Travail de diplôme).
- **Pion G.** 2000. Le Magdalénien des deux Savoie et du Jura méridional : synthèse préliminaire des données accessibles ; proposition de chronologie des principaux gisements In : Pion (G.), éd. Le Paléolithique supérieur récent : nouvelles données sur le peuplement et l'environnement. Table ronde (12-13 mars 1999 ; Chambéry). Paris : Société préhistorique française (Mémoires de la Société préhistorique française ; 28), pp 147-164.
- **Revon L.** 1863. Les troglodytes de la Savoie. Revue savoisienne : journal publié par l'Association florimontane d'Annecy : histoire, sciences, arts, industrie, littérature, 4e année (1863), pp 12-13
- **Reynaud C & Chaix L.** 1981. Modalité et chronologie de la déglaciation fini-würmienne au pied du Salève (Haute-Savoie, France). Notes du Laboratoire de paléontologie de l'Université (Genève), 8, 3 : 19-40.
- **Serralongue J, éd.** 2012. Haute-Savoie durant la Préhistoire, 40 000-5500 av. J.-C. Annecy : Direction des affaires culturelles du Conseil général de la Haute-Savoie (Culture 74, n° 8).
- **Stahl Gretsch L-I.** 2005. Les squelettes « magdaléniens » de Veyrier remis en contexte. Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte, 2005, Vol.88.
- **Stahl Gretsch L-I.** 2006. *Les occupations magdaléniennes de Veyrier : histoire et préhistoire des abris-sous-blocs.* Cahiers d'archéologie romande 105 (Lausanne) ; Comité des travaux scientifiques et historiques 20 (Paris).
- **Studer T.** 1894. Pleistocaene Knochenreste aus einer palaeolithischem Station in der Steinbrüchen von Veyrier am Salève. Mitteilungen der Naturforsch. Gesellschaft in Bern, 276-283.
- **Thioly F.** 1865. Débris de l'industrie humaine trouvée dans la caverne de Bossey. Fouilles de 1864. Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, t. 15 (1865), p. 232-38.
- **Thioly F.** 1867. Epoques antéhistoriques au Mont Salève. Restes d'habitations sous les voutes et traces d'un refuge. Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, t. 16 (1867), p. 382-398.